

À l'occasion du 400^e anniversaire de l'Édit de Nantes, la Société d'Histoire de Nanterre organise, en collaboration avec l'université Paris X-Nanterre, une conférence-débat : « L'histoire et l'actualité du combat contre l'intolérance », présentée par Madeleine Reberieux (professeur émérite à l'université Paris VIII, présidente de la Ligue des Droits de l'Homme), Jean Jacquart (professeur à la Sorbonne, président des sociétés historiques d'Ile-de-France) et Robert Merle (professeur à l'université Paris X-Nanterre, écrivain), avec la participation de Michel Guillot (chargé d'études aux Archives nationales, historien du Mont-Valérien).

● Samedi 10 janvier 1998
à 14 h 30
Université Paris X-Nanterre
Bâtiment L
Salle Pierre-Reverdy.



Le communard et géographe Élisée Reclus a donné son nom, en 1932, au chemin des Gouttières, sur les pentes du Mont-Valérien. Une habitante actuelle de la rue à qui nous montrions la carte postale ci-jointe se souvient...



LA RUE ÉLISÉE-RECLUS, autrefois chemin des Gouttières

...Lorsque mon père est rentré en France en 1919, après trois années de captivité, nous habitons à Puteaux. Toute notre famille habitait à Puteaux : grands-parents, oncles, tantes, cousins, etc. Tous avaient entouré maman de soins et de protection, mais étaient sans doute envahissants. Notre père, indépendant depuis sa jeunesse, voulait vivre libre et prendre sa vie en mains tout de suite. Apprenant que des terrains du Mont-Valérien étaient à vendre à des prix abordables, il en trouva un à Nanterre, chemin des Gouttières et le trouva à son goût car sur ce terrain il y avait un chalet en bois ; on pouvait même avoir en plus un âne et une voiture. Nous sommes venus de Puteaux à pied et avons découvert notre future résidence. C'était en septembre 1919. Il avait plu et le chemin était boueux, de profondes ornières étaient remplies d'eau. Au tournant du chemin, c'était une mare qu'on appelait « la mare aux canards ». La maison était délabrée, inhabitée depuis des années. Il manquait des vitres, le toit était en mauvais état, le jardin était envahi de ronces, d'orties et de pieds de vignes, quelques arbres fruitiers l'agrè-

mentaient tout de même ! Notre père était heureux, c'était pour lui la liberté. Il avait sa maison, sa terre et faisait des projets d'aménagements. Pour maman, c'était la déception et maintenant je la comprends. À cette époque, mon frère et moi étions très contents et ne comprenions pas ses pleurs. Nous n'avions pas d'électricité, pas d'eau, pas de commerçants proches. Nous nous éclairions au pétrole et il fallait aller chercher l'eau à la fontaine de la rue des Luaps. Tous les habitants du chemin étaient logés à la même enseigne. Il y avait beaucoup de réfugiés du Nord qui avaient bâti des cabanes avec des matériaux de récupération. Nos parents partaient au travail le matin et mon frère et moi restions seuls. L'école se trouvait à Nanterre, à deux kilomètres et demi. Heureusement, nous déjeunions à la cantine, mais il fallait emporter son panier : couverts, timbale, serviette, pain et 50 centimes. Nous n'étions pas nombreux, mais il y avait toujours une grande fille pour escorter les petits. Nous avons eu des petits sabots au début, car le chemin était tellement boueux qu'on ne savait que faire pour éviter de patauger. Ensuite nous avons porté des galoches. Je me souviens que dans

ce chemin passaient beaucoup de tombereaux. Ces voitures, tirées par des chevaux contribuaient au creusement des ornières qui ne séchaient jamais. Nous avons toujours pensé que le nom de ce chemin lui avait été donné à cause de ces ornières. À notre arrivée, le chemin partait de la rue des Chailliers et aboutissait route du Mont-Valérien. Notre maison était la première sur la gauche. Tout autour il y avait des champs de blé. Sur la droite, il n'y avait que quelques bâtisses. Une seule belle maison qu'on remarque sur la carte postale, à droite. Mais celles qu'on aperçoit sur la gauche n'existaient pas. Le service de la voirie essayait bien d'aménager le chemin, mais il y avait trop d'humidité. Il a fallu attendre des années avant que le chemin ne soit transformé en rue. Pour cela, il a été indispensable de prélever 4 mètres de terrain sur la gauche du chemin et sur chaque propriété ; mes parents ont accepté sans rechigner, conscients des avantages qui découleraient de ce prélèvement. Quelque temps après, la rue a changé de nom et est devenue la rue Élisée-Reclus. Nous avons habité ce chalet pendant quelques années. Maman n'avait plus peur des araignées,

sauterelles ou hannetons qui accompagnaient notre vie, ni des musaraignes, qui nous rendaient souvent visite, qu'elle prenait pour des souris. Nous avions des amis voisins et il en venait chaque année de nouveaux. Notre père avait entraîné des collègues de l'usine qui l'employait. Tous voulaient avoir un terrain clos ; plus de haies, plus de barbelés, mais des clôtures nettes. La rue était plus propre, d'aspect plus accueillant, quoique souvent recouverte d'eau boueuse à tel point qu'un jour d'automne, il a fallu installer des planches au-dessus des ornières pour permettre à Mlle Kaupp, en toilette de mariée, d'accéder à sa voiture. Des commerçants passaient souvent avec des voitures à chevaux, des vendeurs de fromages de chèvre avec leur petit troupeau, des routiers qui proposaient du linge, surtout des draps qui venaient du nord de la France, des torchons qu'il fallait ourler, des rémouleurs qui aiguisaient nos couteaux et ciseaux. Tous les dimanches, nos parents descendaient au marché et rapportaient le ravitaillement pour la semaine. Imaginez l'état des chaussures pendant la mauvaise saison ! Chacun a voulu construire sa maison, le chalet avait été démonté et

revendu à des voisins. Il fallait du sable, de la chaux, des briques, du bois de charpente. Tout cela était livré et déposé devant la porte, dans la rue. Nous n'avions pas encore l'eau courante ni l'écoulement des eaux usées. Que de voyages nous avons faits mon frère et moi pour ramener de l'eau. Notre père avait récupéré un bidon en tôle de 50 litres ; nous allions le remplir à la fontaine à l'aide d'une brouette et attendions nos parents qui venaient nous chercher. Le samedi, maman allait souvent rincer son linge à la fontaine pendant l'heure des repas, pour ne pas gêner ceux qui venaient chercher de l'eau. J'ai souvent pensé que nous étions des pionniers à l'image des Américains et j'admire mes parents, surtout maman, qui ont fait preuve de tant de courage. Près du moulin des Gibets, il y avait des champs de luzerne et des vergers. Cerises, groseilles à grappes et à maquereau, cassis, framboises, c'était la spécialité de Rueil. Nous allions voler des fruits que personne ne surveillait. Au pied du Mont-Valérien, il y avait peu de maisons, mais des champs de pommiers. De cette époque, je garde le souvenir d'une vie libre. Les habitants de ce chemin connaissaient les mêmes

soucis que nous, et ils étaient toujours prêts à rendre service. Nous nous rencontrions à la fontaine pour échanger les nouvelles, c'était l'occasion idéale. Une petite colonie bretonne s'était installée par la suite. L'un d'eux avait monté un commerce : épicerie, bar, graineterie. Les soirs d'été, nous allions nous installer sur le trottoir : des tables, des chaises étaient disposées à notre intention. Les Bretons dansaient à la mode de leur région. Comme il n'y avait pas de musique, l'un d'eux sifflait (très bien d'ailleurs) et ils dansaient la ridée, le jabadao ; notre père s'y mêlait souvent. Nous avons connu l'amitié, la solidarité, la tolérance, malgré la boue, le manque de confort, le travail de construction, le jardin, nous avons été heureux. Malheureusement après la guerre de 1939, tout avait changé. Certes la rue Élisée-Reclus était en très bon état. Il y avait l'eau, le gaz, l'électricité, des voitures, mais on n'a jamais retrouvé la solidarité, l'amitié et les danses bretonnes de notre jeunesse.

Andrée FABREGUETTES

